

LES *COMMENTARII* DE JEAN SLEIDAN : UN LIVRE D'HISTOIRE POUR L'EMPIRE AU XVI^E SIECLE

LAURENCE DRUEZ

Archives de l'État de Liège et Université de Liège

Si le titre de cette œuvre – surtout cité intégralement – ne résonne plus aujourd'hui avec une certaine familiarité qu'auprès des historiens de l'humanisme, de la Réforme et de l'historiographie moderne, la publication à Strasbourg, en mars 1555, des *De statu religionis et reipublicae Carolo Quinto caesare commentarii* de Jean Sleidan a constitué un événement éditorial et littéraire majeur si l'on en croit le succès de librairie immédiat et durable dont ils furent couronnés. Leur parution, attendue par la communauté lettrée qui en avait suivi la longue gestation, dans la cité alsacienne comme à l'extérieur, ne produisit aucun effet de surprise. Pourtant, elle marqua en profondeur une fraction des milieux intellectuels et politiques de l'Empire par son caractère à la fois pionnier et subtilement subversif, dont nous nous attacherons à marquer les contours.

Le contexte et les conditions dans lesquels la rédaction de ce livre fut officiellement entreprise quelque dix années auparavant entraient dans la droite ligne de la politique luthérienne contemporaine. Les princes, États et villes d'Empire fédérés dans la Ligue de Smalkalde s'étaient en effet accordés pour engager Jean Sleidan, alors diplomate impliqué dans les relations franco-allemandes, afin de réaliser cette œuvre ainsi que des missions de représentations à l'étranger et, accessoirement, des tâches de traduction¹. Il s'agissait donc principalement de fournir – selon le souhait d'« hommes pieux », parmi lesquels on devine sans peine des réformateurs – une relation exacte, détaillée et fiable « de la restitution du saint Évangile ainsi que des obstacles dressés par le diable pour l'entraver », phénomène suffisamment bouleversant pour être assimilé à « des prodiges remarquables

¹ H. BAUMGARTEN, *Über Sleidans Leben und Briefwechsel*, Straßburg, 1878, p. 113-114.

et des bienfaits divins survenus depuis vingt-quatre ans »² ; l'objectif consistait par là même à « favoriser les affaires religieuses » de l'Empire et à « honorer la nation allemande »³.

Âgé alors de près de quarante ans, Jean Sleidan, ce natif du duché de Luxembourg formé aux lettres classiques et en droit auprès des meilleurs maîtres contemporains de l'Empire, des Pays-Bas et de France⁴, apparaissait aux yeux des instances luthériennes comme l'homme de la situation par ses multiples qualités et par ses dispositions personnelles. Ainsi écrivait Martin Bucer à propos de cet humaniste et de la mission à lui confier :

« Jacob Sturm et moi-même pensons avoir trouvé un homme adéquat, Johann Sleidan, qui a séjourné longtemps en France et réside maintenant parmi nous depuis quelques mois, qui a publié en allemand, puis en latin des discours relatifs à l'allégeance de l'empereur envers le pape. Sleidan a recueilli les épisodes les plus honorables de cette histoire, [...] les a convenablement notés et a entrepris de les consigner. Il est si instruit, familier aussi bien de l'allemand que du latin, doué d'un si bon discernement et d'une telle capacité de jugement, [...] qu'il ne se pourrait trouver homme plus apte [...] »⁵.

Ses relations parmi les réformateurs nouées en particulier au cours des colloques allemands de 1540-1541, ses talents littéraires, sa culture étendue et son penchant pour l'histoire – illustrés par des traductions latines des *Chroniques* de Froissart et des *Mémoires* de Commines –, son engagement confessionnel exprimé en 1541 et en 1544 dans deux libelles ouvertement antipapistes et, enfin, ses recherches documentaires entamées à titre personnel depuis cinq ans lui assuraient un solide bagage pour assumer une des priorités du moment : relater, sous la protection et le sceau officiel luthériens, la difficile rénovation de l'Église dans l'Empire, perçue comme miraculeuse. C'est donc à un exercice de « mémorisation » de la Réforme en un projet d'histoire immédiate que devait se prêter, en 1545, Jean Sleidan. Les lettres échangées entre les artisans de cette entreprise ne fournissent aucun détail sur la conception initiale ni sur la forme attendue du récit, si ce

² M. LENZ, *Briefwechsel Landgraf Philipp's des Großmüthigen von Hessen mit Bucer*, t. 2, Leipzig, 1887, p. 261-263 : lettre n°194, de Martin Bucer à Philippe de Hesse, 5 août 1544.

³ E. BRANDENBURG, *Politische Korrespondenz des Herzogs und Kurfürsten Moritz von Sachsen*, t. 2, Leipzig, 1904, p. 224-225 : lettre de Christophe Carlowitz à Maurice de Saxe, 28 avril 1545.

⁴ Voir nos notices parues dans le *Nouveau Dictionnaire de Biographie alsacienne*, n° 35, Strasbourg, 2000, p. 3662-3665 et dans la *Nouvelle Biographie nationale*, t. 9, Bruxelles, 2007, p. 317-319.

⁵ M. LENZ, *Briefwechsel...*, *op. cit.*

n'est qu'il serait rédigé en latin et en allemand⁶. Si les modalités éditoriales – format d'impression et lieu d'édition – restaient, à ce stade, indéterminées, on devine que l'ouvrage s'adresserait à la fois aux lettrés et aux couches plus modestes de la société allemande.

Dix ans plus tard, le fruit de cette démarche a sans conteste ouvert la voie à un genre nouveau qui initia une longue tradition littéraire et présida à la production d'œuvres abondantes. Certes, des narrations isolées de nombreux événements politiques et religieux, des récits substantiels couvrant une plus large période de l'histoire de la Réforme, des biographies de réformateurs, des galeries de portraits de personnages illustres, des chroniques urbaines, des livres de martyrs – en d'autres termes toute une littérature relevant, par son objet, de la catégorie historiographique qui nous occupe – avaient vu le jour parfois bien avant 1555⁷. Toutefois, l'historiographie véhiculait encore récemment, et d'ailleurs à juste titre, la tradition selon laquelle les *Commentarii* de Sleidan constituaient la première véritable histoire de la Réforme⁸. Conçu selon un schéma linéaire, l'ouvrage principal de Sleidan composé de vingt-cinq livres peut en effet être considéré comme le premier texte narratif à jeter un regard panoramique sur cette brève, mais décisive page de l'histoire occidentale depuis la publication des 95 thèses par Luther en 1517 jusqu'aux négociations qui menèrent, trente-huit ans plus tard, à la paix d'Augsbourg. Avec la parution de ce prototype historiographique, dont les limites chronologiques traduisent un point de vue globalisant, le récit d'épisodes fragmentés fait place à un discours cohérent dans lequel s'insère chacun d'entre eux et qui leur donne un sens historique. L'originalité de ce livre réside donc bien dans l'effort d'interprétation et dans la démarche de recul dont il est le résultat et que seul, peut-être, pouvait réaliser avec succès un « non théologien »⁹. En l'introduisant dans le domaine de l'écrit, le livre de Sleidan conférait par

⁶ Le 7 avril 1545, Bucer écrivait à Philippe de Hesse : *Diese historien [...] mit rechtem vleiß beschreiben solle zu latin und deutsch* (M. LENZ, *Briefwechsel...*, *op. cit.*, t. 2, p. 333).

⁷ I. BACKUS, *Life Writing in Reformation Europe. Lives of Reformers by Friends, Disciples and Foes*, Aldershot, 2008, p. 1-186 ; A. G. DICKENS et J. TONKIN, *The Reformation in Historical Thought*, Cambridge, Mass., 1985.

⁸ Th. A. BRADY, *The Politics of the Reformation in Germany: Jacob Sturm (1489-1553) of Strasbourg*, Atlantic Highlands (New Jersey), 1997, p. 137-138 ; J. DELUMEAU et T. WANEGFFELEN, *Naissance et affirmation de la Réforme*, Paris, éd. de 1998, p. 301. Il est par ailleurs significatif que soient placés en tête de l'ouvrage de A. G. Dickens et J. Tonkin, construit selon un plan chronologique, les *Commentarii* de Sleidan, « the first major historian of the Reformation » (p. 9).

⁹ Comme le fait remarquer E. Fueter, Sleidan « était dans son genre un hardi novateur, le premier auteur non théologien qui traita in extenso dans un ouvrage humaniste les luttes ecclésiastiques du XVI^e siècle » (*Histoire de l'historiographie moderne*, Paris, 1914, p. 245-249).

ailleurs au bouleversement spirituel de cette première moitié du XVI^e siècle une dimension intellectuelle et une identité culturelle qui lui assuraient un avenir certain. Et de fait, référence inégalée et absolue en la matière dont aucun ouvrage jusqu'au XIX^e siècle ne contesta le monopole, le livre qui fit la célébrité de Jean Sleidan figura dans de prestigieuses bibliothèques, parmi lesquelles celles de Bossuet¹⁰ et du cardinal de Richelieu¹¹, qui, comme beaucoup d'autres théologiens, s'en servirent à des fins apologétiques. Ainsi donc, les *Commentarii* de Sleidan ont traversé les siècles, résistant à l'évolution des conceptions de l'histoire, des goûts et des centres d'intérêt du public.

L'appréciation du livre achevé par les principaux protagonistes de l'engagement de Sleidan nous aurait évidemment permis d'en mieux comprendre l'impact. En 1555, les initiateurs et les bailleurs de fonds du projet historiographique ne sont hélas plus là pour en mesurer le résultat. La dissolution de la Ligue de Smalkalde dès 1547 et l'arrestation de ses chefs de file Philippe de Hesse et Jean-Frédéric de Saxe après leur défaite à Mühlberg ainsi que les décès successifs de Bucer en 1551 et, deux ans plus tard, du stettmeister de Strasbourg Jacob Sturm – confident de Sleidan et lecteur attentif, au fil de leur rédaction, des seize premiers livres des *Commentarii*¹² –, nous privent de toute évaluation officielle du produit fini. Parmi les humanistes et la seconde génération des réformateurs, les réactions sont – non d'ailleurs sans ambiguïté – plutôt rares¹³. Calvin qui en a suivi de loin la fin de la rédaction et semble même avoir fourni, tardivement, quelques renseignements à Sleidan¹⁴, n'en dit mot ; il est vrai qu'en 1555, ses préoccupations à Strasbourg se concentraient autour de l'Église française qu'il avait lui-même fondée en 1538, mais l'année suivante, l'édition réalisée

¹⁰ J. B. BOSSUET, *Histoire des variations des Églises protestantes*, vol. 1, Paris, Mabre-Cramoisy, 1688, p. 64.

¹¹ A.-J. du PLESSIS (Cardinal duc de Richelieu), *Traité qui contient la méthode la plus facile et la plus assurée pour convertir ceux qui sont séparés de l'Église*, Paris, Sébastien et Gabriel Cramoisy, 1651 (éd. de St.-M. MORGAIN et Fr. HILDESHEIMER, dans *Œuvres théologiques*, t. 2, Paris, 2005, p. 431, 521, 1015).

¹² H. BAUMGARTEN, *Sleidans Briefwechsel*, Straßburg, 1881, p. 276, n° 139 : lettre de Sleidan au Conseil d'Augsbourg, 19 mai 1555. Sleidan prend la peine d'insister aussi dans sa préface sur l'investissement de Jacob Sturm dans la lecture d'une partie importante du livre.

¹³ Nous n'avons que celle de Boniface Amerbach, qui recommande l'ouvrage de Sleidan, rédigé avec impartialité et simplicité d'après des sources sûres (*Die Amerbachkorrespondenz*, IX. Bd. 2, Basel, 1983, p. 601-602).

¹⁴ Voir notamment les lettres de Sleidan à Calvin de décembre 1553 et des 2 avril, 8 juillet et 10 septembre 1554 (*Sleidans Briefwechsel*, p. 265, 266-267, 271 et J. ROTT, « Nouveaux documents sur Jean Sleidan, historien de la Réforme (1506-1556) », *Bulletin philologique et historique*, 2, 1967, p. 633-635).

à Genève par Jean Crespin ne le fait pas sortir de sa discrétion¹⁵. Melanchthon, quant à lui, exprime, peu après la parution des *Commentarii*, ses réserves vis-à-vis de ce livre qui relate beaucoup de choses qu'il aurait préféré enfouir « dans un silence éternel »¹⁶. Peut-être faisait-il déjà allusion à l'objet de sa désolation, qu'il confiait à Sleidan plus d'un an plus tard, en regrettant le dogmatisme excessif de ses compatriotes :

« Si je pouvais verser autant de larmes que votre Rhin ou notre Elbe roule de vagues, ma douleur, que j'épanche depuis déjà presque trente ans à cause de la division qui, dès le début, a désuni nos églises, pourrait être épuisée »¹⁷.

À la fin de 1554, le réformateur italien Pier Paolo Vergerio, alors au service de Christophe de Wurtemberg, avait tenté, en vain, de faire réécrire par l'auteur l'un ou l'autre passage dont il avait pris connaissance¹⁸ et, d'après lui, le Magistrat de Strasbourg, redoutant vraisemblablement de déplaire davantage à l'empereur méfiant à l'égard de la ville d'Empire – une des premières à avoir introduit la Réforme et aboli la messe –, qui entretenait de surcroît des relations privilégiées avec son rival le roi de France¹⁹, s'était initialement opposé à la publication du livre alors en cours d'impression²⁰. Quelques réactions directes issues principalement du cercle restreint de l'entourage des Habsbourg et des coulisses de la diète d'Augsbourg confirmèrent a priori les craintes initiales : on décela dans les *Commentarii* l'une ou l'autre maladresse de leur auteur, qui, éventuellement influencé par des sources jugées douteuses, aurait péché par d'occasionnels partis pris. D'autres, animés d'une haine générale des protestants, condamnèrent le livre sans entrer dans les détails²¹. Selon les rapports des ambassadeurs

¹⁵ Voir à ce sujet sa correspondance éditée de 1555-1556 (*Corpus Reformationum*, t. 43 : *Ioannis Calvinii opera quae supersunt omnia*, vol. 15, Brunswick, 1876 et vol. 16, Brunswick, 1877) et Ph. DENIS, *Les églises d'étrangers en pays rhénans (1538-1564)*, Paris, 1984, p. 593-618.

¹⁶ *Philippi Melanthonis opera quae supersunt omnia*, vol. 8, Halle, 1841, col. 483 : lettre à Christophe Leib, [Wittenberg], 18 mai 1555. Dès 1525, Melanchthon s'était pourtant montré favorable à la reconstitution d'une mémoire historique de la Réforme (A. MINERBI-BELGRADO, *L'avènement du passé. La Réforme et l'histoire*, Paris, 2004, p. 40).

¹⁷ *Sleidans Briefwechsel*, p. 324, n° 176 : lettre de Melanchthon à Sleidan, 31 août 1556.

¹⁸ Ed. KAUSLER et Th. SCHOTT, *Briefwechsel zwischen Christoph, Herzog von Württemberg, und Petrus Paulus Vergerius*, Tübingen, 1875, p. 69-71 : lettres de Vergerio à Christophe de Wurtemberg, 26 août et 23 octobre 1554.

¹⁹ J.-D. PARISET, *Les relations entre la France et l'Allemagne au milieu du XVI^e siècle*, Strasbourg, 1981, p. 138-139 ; R. REUSS, *Histoire de Strasbourg depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1922, p. 129-156.

²⁰ Ed. KAUSLER et Th. SCHOTT, *Briefwechsel...*, *op. cit.*, p. 91, 98, 106 : lettres de Vergerio à Christophe de Wurtemberg, 3 février, 15 février et 1^{er} avril 1555.

²¹ Nous avons connaissance de ces réactions par une quinzaine de lettres échangées pendant l'été 1555 entre Sleidan et son cousin par alliance Caspar de Nidbruck, présent à

strasbourgeois, Ferdinand lui-même aurait éprouvé un « extrême déplaisir » à la parution de cet ouvrage qui, par ailleurs, aurait nui aux intérêts de la cité alsacienne²². C'est pourtant principalement à l'intention de ses coreligionnaires que l'auteur rédigea dès le mois de juin 1555 une apologie, qui ne fut imprimée que deux ans plus tard²³.

Relayés seulement à partir de 1558 par des réfutations littéraires virulentes issues du monde catholique, les accès bilatéraux de mécontentement, à vrai dire insignifiants et sans lendemain²⁴, prouvèrent au moins que dès la fin du mois de mai 1555, soit deux mois après sa parution, l'ouvrage de Sleidan avait bien été lu. Ils ne doivent pas non plus occulter l'enthousiasme que ce futur best-seller suscita en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans les cantons helvétiques, à Genève et même à Paris²⁵, ainsi que son incontestable succès éditorial et commercial. Si la sortie des presses de Wendelin Rihel du livre de Sleidan fut donc accueillie diversement, on dénombre jusqu'en 1785-1786 – soit en 230 ans – au moins 103 éditions, toutes formes – y compris les abrégés, les tables et les continuations – tous formats et toutes langues confondus²⁶ ; au cours de la seule année 1555, pas moins de quatre éditions strasbourgeoises – deux in-folio et deux in-octavo – avaient vu le jour.

Sans doute les sources nous manquent-elles pour pousser plus loin l'interprétation de ces réactions globalement mitigées, dont certaines, plus ou moins larvées, ne nous sont connues que par des témoignages indirects ou des rumeurs. Elles suffisent toutefois à susciter étonnement et interrogations par les paradoxes qu'elles soulèvent. Ainsi comment expliquer à la fois l'engouement du public lettré souvent anonyme – dont témoignent les constantes rééditions – et le malaise du monde protestant vis-à-vis d'un ouvrage qui devait pourtant être attendu comme une référence par les plus hautes instances luthériennes de l'Empire ?

Augsbourg (notamment *Sleidans Briefwechsel*, p. 277, n° 140 ; p. 277-278, n° 141 ; p. 280, n° 143 ; p. 281-282, n° 145-146 ; p. 285-286, n° 148 ; p. 325-327, n° 178).

²² Archives municipales de Strasbourg, AA 611, fol. 49a-51a (Augsbourg, 13 et 26 mai 1555).

²³ *Sleidans Briefwechsel*, p. 278, n° 141 : lettre de Sleidan à Caspar de Nidbruck, 6 juin 1555.

²⁴ Le silence des lettres échangées en 1555 entre Nidbruck et Flacius Illyricus, compilateur des *Centuries de Magdebourg*, au sujet des *Commentarii* de Sleidan contribue à relativiser le mécontentement suscité par cet ouvrage (V. BIBL, « Der Briefwechsel zwischen Flacius und Nidbruck », *Jahrbuch für die Geschichte des Protestantismus in Österreich*, 20, 1899, p. 83-116).

²⁵ *Sleidans Briefwechsel*, p. 287, n° 148 : lettre à Caspar de Nidbruck, 20 [juillet 1555]. Sleidan évoque lui-même dans son apologie « l'approbation des Savans, qui [lui] en marquent de la reconnaissance, et qui avouënt, qu'ils en retirent une grande utilité ».

²⁶ E. VAN DER VEKENE, *Johann Sleidan. Bibliographie seiner gedruckten Werke und der von ihm übersetzten Schriften von Philippe de Comines, Jean Froissart und Claude de Seyssel*, Stuttgart, 1996, p. 146-304.

Une première réponse se trouve dans les textes qui accompagnent le livre. L'épître dédicatoire adressée au duc Auguste Ier de Saxe, électeur de l'Empire depuis la mort en 1553 de son frère Maurice²⁷, et surtout l'apologie déjà citée, nous informent du regard porté par l'auteur sur son œuvre. Selon lui, les événements religieux du XVI^e siècle méritaient d'être mis par écrit en tant qu'éléments constitutifs d'une rupture et d'un changement exceptionnel dans le déroulement de l'histoire de l'humanité, « tel, que depuis le temps des Apôtres il n'y en avoit jamais eu de pareil »²⁸. Tout en abordant dans une perspective strictement spirituelle cette mutation dans laquelle il discernait l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament, Sleidan en laissait entrevoir une approche distante et analytique. Si l'orientation donnée à ce livre restait imprégnée par une pensée providentialiste qui en constitue même la toile de fonds, elle s'écartait subtilement de l'angle de vue initialement convenu par les porte-parole de la Ligue de Smalkalde.

« En rapportant les affaires de la Religion, je n'ai pu me dispenser d'y joindre le récit de celles de Politique, parce que, [...] elles concourent presque toujours ensemble ; et on n'a pu les séparer sur-tout dans ce qui s'est passé de notre temps. Et la raison solide et fondée sur l'Écriture, pour laquelle ces deux choses vont communément ensemble est, que lorsqu'il se fait quelque changement de Religion parmi les peuples, il en naît ordinairement des offenses, des querelles, des troubles, des factions, des guerres ».

Plutôt qu'une spiritualisation des faits politiques qui participeraient à une grande histoire religieuse, on découvre chez Sleidan à la fois la recherche de liens de causalité entre sacré et profane et une position de surplomb qui initie une réflexion sur le temps et sur son époque. Ainsi, l'importance accordée aux événements politiques et militaires – dont le titre de l'ouvrage ne fait pas mystère et qui trouve toutefois une justification sacralisée –, fait des *Commentarii* bien davantage qu'une histoire « ecclésiastique ».

S'il a bien saisi l'imbrication étroite de la religion et de la politique et l'artifice qu'introduirait leur séparation – que propose pourtant assez curieusement l'auteur anonyme d'un sommaire des *Commentarii* paru en

²⁷ Après sa victoire à Mühlberg en 1547, Charles Quint avait dépossédé Jean-Frédéric de Saxe, un des chefs de file de la Ligue de Smalkalde, de l'essentiel de ses possessions territoriales et de la dignité d'électeur, qu'il avait alors attribuée à Maurice de Saxe, issu de la branche cadette de la lignée.

²⁸ L'apologie de Sleidan est citée d'après cette édition : *Histoire de la Réformation ou mémoires de Jean Sleidan sur l'état de la religion et de la république sous l'Empire de Charles Quint, traduits de nouveau en françois par Pierre François Le Courrayeur, docteur en théologie. Avec des notes*, t. 1, La Haye, Frédéric Staatman, 1767, p. XVI.

1558, sur lequel nous reviendrons²⁹ –, Sleidan précise aussi dans son apologie la méthode selon laquelle il a conçu son discours. La recherche de la vérité froide et objective, dénuée de toute passion, l'a amené à exposer selon une égale proportion et sans parti pris les points de vue des adversaires en présence.

« Car, je vous prie, quelle sorte d'Histoire seroit celle, qui ne raconterait que les Actes seulement d'un des deux partis ? [...] Il est non-seulement juste, mais même nécessaire dans une Histoire de rapporter ce qui s'est fait des deux côtés ; et c'est une chose qui s'est pratiquée dès les premiers temps. Car autrement, ajoute même l'auteur, ce n'est plus une Histoire ».

En cela, précise-t-il encore suivant l'approche cicéronienne qui lui est chère, il n'a rien fait que suivre les « lois de l'Histoire »³⁰. S'il ne se cache pas de faire « librement profession de la doctrine de l'Évangile, qui par la grâce de Dieu a été rappelée dans le monde » et de s'être « associé à ceux, qui l'ont embrassée », l'auteur des *Commentarii* se garde bien de s'en tenir aux actes et aux récits de ses coreligionnaires, conscient des excès et des débordements que peuvent inspirer, de part et d'autre, les dissensions et les haines.

« Par tout où il y a des factions, des guerres et des séditions, tout est plein, comme on le sait, de plaintes, d'accusations, de justifications réciproques, et d'écrits opposés les uns aux autres »³¹.

Ainsi, il n'hésite pas à rapporter occasionnellement des propos défavorables aux protestants, confiant dans la capacité de jugement de ses lecteurs. Sleidan en donne d'ailleurs un exemple :

« Le Pape Paul III. envoya l'an 1540 le Cardinal Farnèse son petit-fils vers l'Empereur en Flandre. Dans l'Avis, que ce Légat donna contre les Protestans, qui fut publié peu de temps après, et dont j'ai rendu compte dans le Livre XIII. de mon Histoire, ce Cardinal, après beaucoup d'autres injures contr'eux, disoit, que les Protestans n'attaquent pas moins J. C. que ne font les Turcs, et même qu'ils lui font une plus grande guerre ; parceque les Turcs ne font mourir que les corps, au lieu que les

²⁹ *Sommaire de l'histoire de Jean Sleidan, disposé par tables. En tel ordre, que le Lecteur pourra aisément et sans travail comprendre par iceluy tout le long narré de ladite Histoire*, Strasbourg, 1558.

³⁰ *Histoire de la Réformation ou mémoires de Jean Sleidan...*, p. XX et XXIII. L'historien Georg Sabinus semble pourtant reprocher à Sleidan de faillir à cette règle en évoquant un différend entre les confédérés de la Ligue de Smalkalde et le margrave Johann de Brandebourg (*Sleidans Briefwechsel*, n°178, p. 326).

³¹ *Histoire de la Réformation ou mémoires de Jean Sleidan...*, p. XX.

Protestans font périr aussi éternellement les ames. Or, je vous prie, que peut-on dire de plus violent et de plus horrible ? Si je n'eusse point rapporté ces sortes de choses, les Protestans eussent eu de grands sujets de se plaindre de moi. Mais j'en ai agi tout autrement, sachant bien, que les reproches, qu'on leur fait n'en sont pas plus véritables pour leur avoir été faits par un Légat du Pape. Si je les eusse passés sous silence, ont (sic) eût pu me soupçonner avec raison de n'en avoir pas agi avec candeur, mais d'avoir voulu favoriser un des deux partis ».

Tout en restant fidèle à la ligne doctrinale luthérienne, Sleidan s'écarte donc nettement d'une perspective qui ferait la part belle aux seuls protagonistes de la Réforme, mais, à la manière d'un Thucydide et d'un César qu'il admire, l'un pour sa démarche heuristique impartiale, l'autre pour sa distance critique vis-à-vis d'événements auxquels, en homme de terrain, il avait été mêlé, enrichit plutôt son exposé d'une autre étoffe.

Le rattachement, scellé par l'historiographie des XIX^e et XX^e siècles, des *Commentarii* de Sleidan à l'histoire de la Réforme ne doit pas pour autant enfermer ce livre dans un genre qu'au contraire il dépasse. La tradition protestante semble avoir oublié qu'en présentant, en marge de l'historiographie officielle pratiquée sur le sol ibérique, un large panorama du règne impérial de Charles Quint – dont la durée coïncide précisément avec les limites chronologiques symboliques et communément admises de la Réforme germanique –, Sleidan est aussi un digne représentant de l'historiographie caroline. En superposant l'action de Luther et de ses successeurs d'une part, les étapes du règne du prince Habsbourg de l'autre, l'auteur des *Commentarii* rapproche d'emblée le renouveau spirituel et la figure impériale, indissociables tout au long de son ouvrage, et souligne à nouveau l'étroite association de la religion et de la politique dans l'Empire³². Sans pour autant fournir une véritable biographie de l'empereur, le livre de Sleidan offre, à notre connaissance, du règne de Charles Quint, alors en instance d'abdication, le plus vaste tableau contemporain. L'unique biographie du souverain produite par l'historiographie officielle de Castille, celle de Sepúlveda, qui s'attache plutôt – et sans surprise – à décrire le règne du roi d'Espagne, ne fut en effet imprimée qu'en 1780³³.

³² L. DRUEZ, « Perspectives comparées du règne de Charles Quint : histoire officielle, histoire luthérienne, histoire italienne », dans Ch. GRELL (dir.), *Les historiographes en Europe de la fin du Moyen Âge à la Révolution*, Paris, 2006, p. 77-108 (surtout les p. 96-101).

³³ Le *De rebus gestis Caroli Quinti* de Sepúlveda fut publié par la *Real Academia* de Madrid dans les œuvres complètes de l'humaniste andalou (*Ioannis Genesii Sepulvedae Cordubensis Opera*, vol. 1 et 2, Madrid, 1780).

Enfin, les *Commentarii* de Sleidan, livre d'histoire politique autant que religieuse, constituent aussi un monument de l'historiographie de l'Empire germanique, qui s'inscrit dans une conception cohérente et, d'un ouvrage à l'autre, persistante de l'auteur.

Tout d'abord, sur la centaine d'éditions intégrales de ce livre, la majorité ont été réalisées dans des villes de l'Empire, Strasbourg largement en tête, puis Francfort et, de manière plus anecdotique, Pforzheim, Nuremberg et Halle, ainsi qu'à Bâle³⁴. Si, par ailleurs, la version latine reste la plus souvent réimprimée, c'est, parmi les langues vernaculaires, en allemand que cet ouvrage a été le plus édité. En outre, ce sont bien les officines rhénanes qui poursuivront le plus longtemps – jusqu'à la guerre de Trente Ans à Francfort – l'édition en allemand des *Commentarii*, alors que l'industrie typographique était en perte de vitesse et que l'impression de la version latine s'essouffait à partir des années 1570. Les foires organisées deux fois par an dans cette ville expliquent évidemment le succès des éditions qui y étaient régulièrement remises sous presse ; mais, en dépit de la rapide et très large diffusion initiale de cet ouvrage, la contribution majeure de la cité rhénane à la diffusion des *Commentarii* témoigne aussi d'un succès éditorial et commercial essentiellement allemand sur le long terme.

Élément lui aussi révélateur, l'auteur anonyme du *Sommaire de l'histoire de Jean Sleidan disposé par tables* précédemment évoqué a opéré, outre une distinction entre faits politiques et religieux, une première répartition géographique de cet ouvrage entre les événements qui se sont déroulés dans l'Empire et ceux survenus au dehors. Il en avait ainsi bien perçu, dans sa version intégrale, le caractère résolument allemand. Cette forme synoptique des *Commentarii* destinée aux régions d'expression française, précédée par une initiative semblable en latin en 1557 – mais apparemment, en revanche, aucune de ce genre en allemand –, fut d'ailleurs un échec éditorial puisque seules deux éditions en furent réalisées, à Strasbourg et à Genève.

Et de fait, une analyse quantitative des *Commentarii* révèle qu'un peu plus de 70 % de leur contenu sont consacrés à l'Empire germanique, qui en constitue bien le centre du monde géographique. Autour de cette entité gravitent par ordre décroissant la péninsule italique – y compris le Saint-Siège –, la France, l'Angleterre, les cantons helvétiques et la ville de Strasbourg dont les places respectives occupées selon ce classement se situent bien en deçà du territoire impérial. Des événements survenus dans l'Empire ottoman, en Hongrie, au Danemark, en Pologne et en Prusse ne remplissent en moyenne que 5 pages de l'in-folio de 1555 qui en compte 940. Si l'on ne s'étonnera pas de ne pas y trouver de mention de contrées éloignées comme la Moscovie ou les Amériques, on remarquera davantage

³⁴ E. VAN DER VEKENE, *Johann Sleidan...*, *op. cit.*

l'absence presque complète dans cet ouvrage d'évocation des Pays-Bas, d'où était pourtant originaire Sleidan et sur lesquels Charles Quint régnait à travers la régence de sa soeur.

La perspective a priori germanocentriste des *Commentarii* pose naturellement la question de la conception de l'Empire et de l'empereur qui y est véhiculée. La réserve observée par leur auteur nous oblige à chercher en priorité dans ses autres écrits les fondements de l'idéologie politique qui sous-tendent cet ouvrage. Ce sont plus particulièrement ses deux discours adressés successivement en 1541 et en 1544 aux États de l'Empire et à l'empereur Charles Quint, ainsi que son dernier ouvrage, *De quatuor summis imperiis libri tres*, une histoire universelle depuis Noé jusqu'aux temps les plus proches destinée à la jeune génération et publiée en 1556, qui nous livrent avec le plus de clarté la pensée de Sleidan, qui demeure constante durant cet intervalle chronologique.

Tout d'abord, l'Empire germanique s'inscrit dans une dimension historique, dont le point de départ antique assure à cette entité sa pleine légitimité et même sa suprématie sur ses rivaux politiques. La progression temporelle que suit le dernier ouvrage cité, construit d'après l'interprétation d'une prophétie du livre de Daniel qui « comprend l'histoire de tous temps jusqu'à la fin du monde »³⁵, témoigne à la fois de sa place dans la succession des grandes monarchies qui se sont développées durant l'histoire humaine et de son rapport de filiation avec l'Empire romain.

Enraciné dans un passé dont l'ancienneté dépasse celle de ses voisins européens, l'Empire germanique est présenté comme l'ultime bénéficiaire – selon le principe de la *translatio imperii* – du transfert à travers les siècles de la monarchie universelle aux différents peuples qui ont exercé l'hégémonie autour du bassin méditerranéen et comme l'aboutissement de son occidentalisation progressive. Parmi ces prédécesseurs – les empires assyrien, babylonien, perse et macédonien –, c'est sur Rome, en particulier ses guerres de défense et de conquête et les étapes successives de la formation et de l'évolution politique de cet État, que Sleidan s'attarde le plus. Le régime impérial retient surtout l'attention de l'historien, qui énumère et développe plus ou moins longuement les règnes de chacun des souverains romains jusqu'à Théodose Ier et la scission de l'Empire, selon une chronologie scrupuleuse et une exactitude quasi irréprochable – si l'on excepte l'omission de quelques empereurs au règne très court dans un possible souci de simplification à l'intention des destinataires de cet ouvrage. Si, dans une démarche pédagogique à connotation moralisante,

³⁵ *Commentaires de Jean Sleidan touchant les quatre principaux Empires du monde : et autres histoires singulieres*, dans *Les œuvres de Jean Sleidan qui concernent les histoires qu'il a écrites*, Genève, Eustache Vignon, 1574, p. 4.

Sleidan ne se prive pas de juger, parfois sans complaisance, le gouvernement, les mœurs, le caractère, les vices et les vertus des empereurs successifs, on constate que l'évaluation globale de leur règne repose souvent sur leur politique envers les *Alemans*, alors ennemis de l'Empire. Les destins respectifs des empires romains d'Occident et d'Orient et leur résistance aussi bien face à leurs ennemis intérieurs qu'à leurs envahisseurs sont suivis en parallèle pour fonder, à l'issue de descriptions et de récits détaillés, la légitimité de Charlemagne, roi de « France » d'origine germanique, par qui la dignité impériale échet aux Allemands.

« Par ce moyen donc l'empire Romain vers le soleil couchant, lequel estoit deschiré en diverses sortes, signamment depuis que les Empereurs avoyent ordonné leur siege en Constantinoble [...] fut reintegré par l'empereur Charlemagne, et comme un nouveau corps reprint sa couleur et beauté, par ce que tant et si grans pays furent remis sous la puissance d'un seul »³⁶.

L'auteur des *Commentarii* poursuit sa chronologie impériale tout au long du troisième livre du *De quatuor summis imperiis* en démontrant la continuité, à travers les quelque sept siècles qui les séparent, entre le fondateur de l'empire carolingien et Charles Quint, « prince salulaire » qui, à l'instar de ses prédécesseurs antiques Cyrus, Alexandre, César – à la domination « quasi royale » – et Constantin, a été placé à la tête de l'Empire par Dieu lui-même, qui « a deliberé de faire quelque chose grande et apparente, dont toute la posterité s'emerueillera » en vue de la « delivrance de son peuple »³⁷.

« Quand quelque notable changement approche, précise Sleidan dans son discours à l'empereur, le Seigneur a coutume en tout temps de susciter quelques notables et singuliers personnages, voire en petit nombre ». Ce changement est d'abord politique puisqu'« il n'y a Prince en l'Europe qui [lui] soit accomparable, ou en multitude de provinces, ou en grandeur et seigneuries, ou en longues estendues de royaumes »...

... affirme également notre historien à son souverain, dont l'élection au sommet d'un Empire « extrêmement atténué » et réduit, d'après Sleidan, à la seule Allemagne³⁸, lui semble providentielle et destinée à apporter à cet État séculaire un prestige nouveau. Mais c'est aussi pour soutenir les mutations

³⁶ *Ibid.*, p. 40.

³⁷ *Ibid.*, p. 39-58 ; *Oraison seconde, a l'Empereur Charles cinquieme*, dans *Deux oraisons historiques de Jean Sleidan*, [Genève], chez Jean Crespin, [1558], p. 166-168.

³⁸ *Commentaires de Jean Sleidan touchant les quatre principaux Empires du monde...*, p. 58-59 : « Toutes les appartenances donc de l'Empire [...] comprises aujourd'hui sous le nom de l'Empire, sont enserrees dedans les confins d'Alemagne : hors cela il n'y a rien ».

religieuses de son temps que Charles Quint a été choisi par l'intermédiaire des électeurs et c'est dans cette optique que Sleidan évoque de grandes figures historiques, fondatrices d'empires et protectrices, parfois malgré elles, du peuple de Dieu. Faute de dominer politiquement l'Italie qui « a toujours esté le premier et ancien patrimoine de l'empire Romain », l'empereur est rappelé à son devoir pastoral envers la chrétienté : inverser l'ordre hiérarchique établi avec arrogance par les papes dévorés d'ambition qui, forts de la fausse Donation de Constantin, manipulent les souverains pour asseoir leur propre suprématie et se complaisent dans le cumul des fonctions spirituelles et temporelles. Si Sleidan semble placer sur un pied d'égalité l'autorité civile et le pouvoir spirituel, il appelle toutefois l'empereur, investi d'une mission d'origine divine, non seulement à s'affranchir de l'emprise pontificale dans lequel le maintient son « serment violent, tyrannique, tiré par force de lui et de ses ancêtres, indigne de sa magnificence »³⁹, mais aussi à prendre lui-même en main la gestion des affaires religieuses. La tyrannie des papes, ces « contempteurs de toute religion installés à Rome, qui estoit le siege et la demeure des Empereurs »⁴⁰, et la défection morale et spirituelle de l'ensemble des ecclésiastiques, longuement décrites et commentées dans le discours aux États de l'Empire⁴¹ – qui rappelle par sa virulence la verve luthérienne et reprend d'ailleurs de nombreux thèmes du *Manifeste à la noblesse chrétienne de la nation allemande* –, amènent Sleidan, d'une part à défendre implicitement le sacerdoce universel, de l'autre à sacraliser la rivalité multiséculaire entre l'Empire et l'Église et à discerner dans la papauté, ce « superlatif en toute ordure et infameté »⁴², une incarnation de l'Antéchrist.

Afin de renforcer ses attentes vis-à-vis de Charles Quint, Sleidan pose en modèle à imiter celui d'un empereur converti, pétri de théologie et engagé dans la protection de l'authentique orthodoxie. Parmi les titulaires successifs de la dignité impériale passés systématiquement en revue, Constantin le Grand, non pas celui de la prétendue donation, mais bien l'empereur « qui embrassa la vraie Religion et servit de port et refuge aux chrestiens »⁴³

³⁹ *Oraison seconde...*, p. 143.

⁴⁰ *Commentaires de Jean Sleidan touchant les quatre principaux Empires du monde...*, p. 58.

⁴¹ *Oraison a tous les Princes d'Alemagne, et les Estats de l'Empire*, dans *Deux oraisons historiques de Jean Sleidan*, [Genève], chez Jean Crespin, [1558], p. 3-86.

⁴² *Oraison seconde...*, p. 173.

⁴³ *Commentaires de Jean Sleidan touchant les quatre principaux Empires du monde...*, p. 26. À cette occasion, il importe de distinguer modèle éthique ou politique et modèle stylistique et littéraire. Ainsi, César, auteur du *De bello gallico*, qui constitue pour Sleidan une référence absolue en matière d'historiographie est loin de représenter selon lui l'idéal du prince à imiter ; Sleidan s'appuie d'ailleurs abondamment sur l'opinion mitigée qu'exprime de lui Cicéron (*Ibid.*, p. 16-19).

bénéficie sans surprise de la notice la plus longue et la plus fournie et des éloges les plus révélateurs des orientations de l'historien.

Si nous ne pouvons évidemment, dans le cadre de cette contribution, nous prêter à une analyse systématique et approfondie des longues et innombrables descriptions – qui, comme nous l'avons déjà souligné, forment la grande majorité du texte – permettant de cerner l'image de l'empereur et de l'Empire véhiculée par les *Commentarii*, il nous est à tout le moins possible d'y rechercher, sur base des textes précédemment cités, des traces éventuelles de la pensée politique de leur auteur.

Rédigés avec une grande retenue et sur un ton invariablement modéré et serein, les *Commentarii* ne laissent que très peu transparaître les opinions de leur auteur. Leur lecture attentive permet toutefois de prendre à de rares occasions Sleidan en défaut de s'exprimer personnellement, voire d'émettre un commentaire qui s'écarte de son habituelle neutralité. C'est surtout le cas lorsqu'il évoque des personnages historiques ou ses contemporains, le plus souvent à l'occasion de leur décès.

Tout d'abord, des quelques empereurs romains cités dans cet ouvrage, seul Constantin, qui a « fait espauler à l'église Romaine et [...] chery et gardé la foy à l'ordre presbyteral »⁴⁴, fait une fois encore l'objet de louanges sans réserves pour sa sagesse, sa prudence et sa patience, en particulier envers les chrétiens dévoyés par le donatisme. « C'est un exemple fort notable, qui nous admoneste d'estre moderez et gracieux », commente alors Sleidan à l'intention explicite de Charles Quint⁴⁵. Si, par ailleurs, les notices nécrologiques – réduites généralement à quelques lignes – insérées dans les vingt-cinq livres des *Commentarii* ne trahissent que peu d'émotions, quelques-unes, toutefois, se distinguent par des éloges ou des réquisitoires funèbres, qui révèlent à la fois des traits de la sensibilité de l'auteur et des vertus qui lui sont chères. On constate ainsi qu'en dehors du décès de Luther⁴⁶, dont il décrit les dernières heures, la notice consacrée à Clément Marot est de loin la plus longue et la plus flatteuse⁴⁷. Bien davantage que la plupart des réformateurs évoqués – tels Zwingli, Oecolampade ou Bucer –, Érasme, Guillaume Du Bellay – un des protecteurs de Sleidan durant son séjour en France –, et Guillaume Budé, reçoivent dans les *Commentarii* l'admiration de l'auteur, qui affirme ainsi son penchant prononcé pour les

⁴⁴ *Histoire de l'estat et de la republique sous l'Empereur Charles V. par Jean Sleidan*. [Genève], chez Jean Crespin, 1557, livre XVI, fol. 255a. Sleidan souligne cette même vertu chez Théodose Ier et Théodose II ainsi que chez Charlemagne.

⁴⁵ *Ibid.*, livre XII, fol. 201a.

⁴⁶ *Ibid.*, livre XVI, fol. 274b-275b.

⁴⁷ *Ibid.*, livre XV, fol. 239a. Voir E. V. TELLE, « L'éloge de Clément Marot par Sleidan », *Studi francesi*, 12/3, 1968, p. 469-471.

lettres et les études humanistes⁴⁸. Ces mêmes qualités sont épinglées chez les deux seuls souverains bénéficiaires d'une notice substantielle : François Ier en tant que mécène et le jeune Édouard VI, « roi de si grande esperance » à la fois pieux et proche de savants issus de l'Europe entière⁴⁹. En revanche, Érard de la Marck et le pape Paul III, le premier pour sa cruauté envers les protestants et sa vaine recherche de la gloire, le second par la gravité de ses vices et de ses exactions⁵⁰, subissent *post mortem* la condamnation de l'historien, qui confirme à cette occasion les reproches formulés à l'égard des princes et des ecclésiastiques dans ses deux discours.

Plus qu'un personnage avec ses qualités physiques ou morales, c'est une fonction qui est décrite dans les *Commentarii*, celle du détenteur du pouvoir temporel suprême en qui Sleidan place tous ses espoirs. Si lui-même formé aux belles lettres auprès des meilleurs maîtres de son époque, se montre sensible à l'instruction intellectuelle du prince, il conçoit surtout l'empereur comme le protecteur politique de la religion restaurée par les réformateurs.

C'est en effet un prince impliqué dans les affaires spirituelles de l'Allemagne que l'on découvre sous la plume de notre auteur. Toutefois, s'il consulte des théologiens, légifère en matière de foi et de liturgie, préside des diètes destinées à pacifier l'Empire et tient des colloques dans l'attente du concile perpétuellement différé, il est bien loin de correspondre dans la pratique aux attentes de Sleidan : entouré d'ennemis – parfois héréditaires –, c'est contre Luther et ses disciples – ses propres sujets chrétiens – qu'il s'acharne ; ainsi, parmi les nombreux conflits armés relatés dans les *Commentarii*, tels les victoires ottomanes et la lutte contre les Turcs, les guerres d'Italie ou le soulèvement des paysans en Allemagne en 1525, la guerre de Smalkalde et ses préparatifs – la véritable croisade de Charles Quint – occupent la place principale ; il est d'ailleurs significatif que l'année 1546 soit, de tout l'ouvrage de Sleidan, de loin la mieux couverte, puisqu'elle en occupe près d'un dixième⁵¹.

On voit aussi l'empereur mener à maintes reprises des négociations avec les papes même si les tensions avec son rival romain sont bien plus développées que leurs réconciliations. De manière générale dans l'ensemble du livre, les relations entre l'Empire et la péninsule italique, essentiellement représentée par Rome, où les papes usurpent le pouvoir temporel, sont réduites à leur antagonisme. Sans perdre de vue la dépendance de l'auteur vis-à-vis de ses sources – réalité sans doute déterminante pour de nombreux autres événements –, la valeur supérieure accordée au couronnement de Charles Quint comme roi des Romains à Aix-la-Chapelle, plutôt que

⁴⁸ *Ibid.*, livre X, fol. 163a-b ; livre XIII, fol. 207b ; livre XV, 238b.

⁴⁹ *Ibid.*, livre XIX, fol. 323b-324a ; livre XXV, fol. 455a.

⁵⁰ *Ibid.*, livre XII, fol. 186a ; livre XXI, fol. 378b-379a.

⁵¹ *Ibid.*, livres XVI-XVIII, fol. 269b-317b.

comme empereur par le pape à Bologne dix ans plus tard⁵², témoigne du conflit d'autorité très perceptible qui les oppose à travers les vingt-cinq livres et du souci de l'auteur de présenter un empereur pleinement souverain. Les fréquents rappels historiques insérés dans ses développements, en particulier les articles de la Bulle d'Or de Charles IV, semblent d'ailleurs destinés à confirmer juridiquement la légitimité temporelle de l'Empire germanique. Parcimonieux en confidences, Sleidan ne sort de sa réserve que pour défendre la supériorité du concile sur l'autorité du pape, opposer les Écritures et les lois de l'Empire au droit canon, fustiger les théologiens de la Sorbonne, dénoncer les superstitions relatives aux âmes des défunts et le cérémonial de la messe rendue incompréhensible au plus grand nombre par l'usage du latin, rapporter la rumeur de l'homosexualité de Jules III, confirmer sa haine pour Paul III, « fort adonné non seulement à l'astrologie, ains aussi à la necromancie » et conclure aux maux qui « se sont jettez à grans flots dedens l'eglise, dont à present elle est destruite et ruinée »⁵³.

Au contraire, au plus fort, en cette première moitié du XVI^e siècle, de la rivalité entre Valois et Habsbourg qui remplit de nombreuses pages des *Commentarii*, Sleidan rappelle à plusieurs reprises, en se retranchant derrière ses protagonistes – François I^{er}, des ambassadeurs français ou des princes allemands –, l'amitié franco-germanique fondée sur un lien de parenté antérieur aux Mérovingiens⁵⁴.

Les quelques passages relevés dans les *Commentarii* suffisent à révéler, d'un texte ou d'une œuvre à l'autre, une unité de pensée qui connaît toutefois des nuances d'expression inhérentes au genre littéraire adopté. Si Sleidan s'autorise occasionnellement des entorses à son principe de réserve qui confirment, en d'autres termes et sur un autre ton, ses orientations politiques et confessionnelles, une lecture linéaire de son ouvrage principal met aussi en évidence d'autres choix de l'historien.

Les sources nous manquent pour conclure aux retombées politiques de ce livre à la diète réunie à Augsbourg depuis le printemps 1555⁵⁵, même si, par ses prises de position à contre-courant des compromis en cours, sa parution

⁵² *Ibid.*, livre II, fol. 28a-29b ; livre VII, fol. 101b. À cette occasion, Sleidan s'en prend aux décrets d'Innocent III et de Grégoire IX qui contribuent à fonder le pouvoir des deux glaives.

⁵³ *Ibid.*, livre II, fol. 23a ; livre III, fol. 37a-b ; livre V, fol. 79b ; livre IX, fol. 135a ; livre XII, fol. 181a et 186b ; livre XIX, fol. 335a ; livre XXI, fol. 382a et 383a-b.

⁵⁴ *Ibid.*, livre VIII, p. 119a-b ; livre XXIV, p. 439a-440b ; livre XXV, p. 469b-470a.

⁵⁵ Ni le protocole de cette journée d'Empire ni les correspondances échangées à son sujet entre Charles Quint et son frère Ferdinand, qui la présidait, ne contiennent la moindre allusion aux *Commentarii* de Sleidan.

semble, au moins symboliquement, s'être mal accordée avec les tentatives de pacification religieuse dans l'Empire. La censure initiale de la ville de Strasbourg suggère en effet la charge polémique, voire émotionnelle, attribuée à cet ouvrage qui s'inscrit dans la série des nombreux projets historiographiques réalisés, vers le milieu du XVI^e siècle et durant une décennie, par les luthériens comme par les calvinistes, conscients de l'irréversibilité de la rupture avec Rome⁵⁶.

Les limites chronologiques des *Commentarii* – dont on peut douter qu'elles fussent fortuites – révèlent également chez leur auteur une prise de conscience d'un phénomène à la fois global et achevé dans l'Empire. Toutefois, si les chefs de file de la Ligue de Smalkalde avaient bien perçu la nécessité d'en fixer la mémoire, il est moins certain que, dix ans plus tard, affaiblies par les victoires impériales, les instances luthériennes aient éprouvé le même enthousiasme à renoncer désormais au contrôle des faits, livrés au grand public, qui font leur histoire.

Ce livre complexe s'écarte effectivement de la littérature apologétique illustrée notamment par les martyrologes alors en vogue. La fermeté des convictions et de l'idéologie qu'il véhicule semble s'effacer devant sa modération formelle qui introduit une double perspective et permet la mise à distance de son objet. En dépit de leur structure chronologique, les *Commentarii* se démarquent également, par leurs innombrables digressions, leur sens de l'explication historique, leurs références et citations païennes, bibliques et patristiques, du modèle traditionnel de la chronique universelle – encouragé d'ailleurs par Melanchthon et observé par Sleidan lui-même dans son dernier ouvrage – qui tendait à prévaloir dans l'Empire. Ce livre, au contraire, illustre l'accentuation des préoccupations d'ordre historique qui caractérise la Renaissance et qui présida à la diversification, selon les régions et les influences, des genres historiographiques⁵⁷, auxquels il emprunte des éléments variés et dont témoigne notamment la plasticité de ses modèles. Ainsi, c'est un souverain chrétien – et non un romain païen – conforme à la conception que se faisaient du pouvoir les réformateurs allemands qu'il érige en idéal à imiter ; par ailleurs, si son style sobre et vif d'inspiration césarienne – adapté à sa conception pragmatique de l'histoire orientée vers l'action politique – s'accommode mal de l'esthétique cicéronienne chère aux humanistes, Sleidan se réfère toutefois au rhéteur pour ses principes de critique historique.

⁵⁶ Anna Minerbi-Belgrado explique cette prise de conscience par la conclusion des principales phases du concile de Trente et par la mise en place par l'Église de Rome des instruments de la répression de l'hérésie, en particulier les index (A. MINERBI-BELGRADO, *L'avènement du passé...*, *op. cit.*, p. 22-23).

⁵⁷ Ph. DESAN, *Penser l'Histoire à la Renaissance*, Caen, 1993 (surtout les p. 11-25) ; B. CROCE, *Théorie et histoire de l'historiographie*, Genève, 1968, p. 146-156.

Véritable somme d'histoire et de diplomatie européenne, l'ouvrage principal de Sleidan transcende les courants historiographiques, non seulement par sa distanciation d'avec les formes traditionnelles, mais aussi par le décloisonnement des matières traitées et l'élargissement de son objet initial en une histoire de la « grande Réforme ». Cette vision très étendue des bouleversements religieux masque pourtant mal les difficultés de l'auteur – comme de beaucoup de ses contemporains⁵⁸ – à se départir des questions politiques et juridiques les plus sensibles de l'Empire et à dépasser le cadre de l'histoire « nationale ». Chef-d'œuvre d'histoire immédiate, les *Commentarii* de Jean Sleidan livrent ainsi une histoire totale, pour l'Europe, certes ; pour l'Empire, surtout.

⁵⁸ G. STRAUSS, « The course of German history : the lutheran interpretation », dans A. MOLHO et J. A. TEDESCHI (éd.), *Renaissance Studies in Honor of Hans Baron*, DeKalb (Illinois), 1971, p. 665-686.